

ACTA IRANICA 54

LE SORT DES GÂTHÂS

ET AUTRES ÉTUDES IRANIENNES
IN MEMORIAM
JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN

Contributions rassemblées par

Éric PIRART



PEETERS
LEUVEN - PARIS - WALPOLE, MA
2013

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	V
Éric PIRART	
<i>Préface</i>	VII
Jean LOICQ	
<i>Souvenirs familiers de Jacques Duchesne-Guillemain</i>	1
Philippe SWENNEN	
<i>Publications de Jacques Duchesne-Guillemain depuis 1984</i>	9
Miguel Ángel ANDRÉS-TOLEDO	
<i>The dog(s) of the Zoroastrian afterlife.</i>	13
Alberto CANTERA	
<i>The Old Avestan texts in the Vīdēvdād and the Visparad ceremonies</i>	25
Michiel DE VAAN	
<i>On the nasalization of h to ṛh in Avestan</i>	49
Almut HINTZE	
<i>Perceptions of the Yasna Haptanḥāiti</i>	53
Helmut HUMBACH	
<i>Traces of lost Old Avestan and dialect literature in the younger Avesta</i>	75
Helmut HUMBACK and Klaus FAISS	
<i>Zarathushtra and the Daēvas: the destiny of Yasna 32,1</i>	81
Jean KELLENS	
<i>Fabriquer un dieu avec du gâthique: le cas de Sraoša</i>	93
Pierre LECOQ	
<i>The place of Kurdish among the Iranian Languages</i>	101
Norbert OETTINGER	
<i>Jungavestisches Imperfekt und frz. passé simple: ein typologischer Vergleich</i>	117

Antonio PANAINO	
<i>Echi di protesta. Intorno ad av. rec. asrāuuaiiaṭ.gāθā-</i>	123
Éric PIRART	
<i>Noms avestiques, vieux-perses et pehlevis tirés des Cantates</i>	135
Éric PIRART	
<i>Autour de l'<u>Abar-vārag ī Hapt-hāt Yasn</u></i>	159
Prods Oktor SKJÆRVØ	
<i>Gathic Quotations in the Young Avesta</i>	177
Philippe SWENNEN	
<i>Pourquoi nomma-t-on les hymnes vieil-avestiques gāθās?</i>	201
Elizabeth TUCKER	
<i>How well did the late Younger Avestan composers understand the language of the Gāthās?</i>	211

POURQUOI NOMMA-T-ON LES HYMNES VIEIL-AVESTIQUES *GĀΘĀS*?

Philippe SWENNEN

1. La tradition mazdéenne identifie à l'enseignement délivré par Zarathushtra un corpus de textes qui sont désignés par le vocable *gāθā-* lorsque leur composition est métrique. Nous ignorons pourquoi c'est ce vocable qui désigne les poésies vieil-avestiques parvenues jusqu'à nous. Demandons-nous s'il est possible de trouver la réponse à cette question dans le canon védique.

2. Pour autant que les fragments dont nous disposons nous permettent d'en juger, *gāθā-*, qui n'apparaît pas une seule fois dans le corpus vieil-avestique, ne devait pas désigner ces textes dans la bouche de leur auteur (peu importe que le mot auteur soit au singulier ou au pluriel). Il semble plutôt que l'on recourait au mot neutre *srauuah-* «hymne», dont nous savons qu'il correspond pour partie au genre littéraire auquel appartiennent en effet les *gāθās* car il suppose lui aussi une composition en langue métrique. Le matériel est le suivant:

28.10: *aṭ vā xšmaibiiā asūnā vaēdā, x'araiθiiā vaiṇtiā srauuā*

«Moi, je sais pour vous des hymnes luxuriants, bien dirigés et charmeurs» (TVA I, 107).

L'auteur de la strophe s'adresse clairement à *Mazdā*, à la divine Pensée et à l'Harmonie.

30.10: *aṭ asištā yaojanṭē, ā hušitōiš vaṇhāuš manajhō
mazdā ašaxiiācā, yōi zazəṇtī vaṇhāu srauuahī*

«... mais que les très rapides (coursiers) soient attelés pour aller jusqu'à la bonne habitation de la divine Pensée, de *Mazdā* et de l'Harmonie, (coursiers) qui gagneront la bonne renommée» (TVA I, 112).

Je comprends pour ma part: «coursiers qui conquerront le bon hymne». En effet, si le poème est adressé aux dieux, il est digne de leur être offert parce qu'il émane d'eux: le prêtre a donc besoin pour créer son hymne d'être inspiré par une pensée de nature divine, une pensée que l'on trouve au contact des dieux. C'est un tour rhétorique commun de représenter cette inspiration comme un voyage en char de l'âme chez les dieux.

Trois attestations du mot *srauuah-* sont concentrées en Y 32: nous y trouvons une sorte de théorie du *srauuah-*, plus précisément une théorie du mauvais *srauuah-*.

32.9: *duš.sastiš srauuā mōrəndaṭ, huuō jiiātəuš səṅghanāiš xratūm apō mā ištīm apaiiantā, bərxəḏəm hāitīm vanhəuš manəḥhō*

«Celui qui donne de mauvaises définitions corrompt les hymnes; par ses (mauvaises) définitions concernant la subsistance, il fait obstacle à mon intelligence et à mon rite, dont le mérite est pourtant reconnu par la divine Pensée».

32.10: *huuō mā nā srauuā mōrəndaṭ, yə acištəm vaēnaḥhē aogədā gəm ašibiiō huuarəcā, yascā dāθəṅg drəguuatō dadāt*

«Il corrompt mes hymnes, l'homme qui en prononce un très mauvais pour voir de ses yeux la Vache et le soleil, celui qui rend les partisans de la Tromperie (rituellement) adéquats» (TVA I, 120).

32.12: *yā rāḥhaiən srauuəḥhā, vahištāṭ śiiaəθanāṭ marətānō aēibiiō mazdā akā mraot, yōi gəuš mōrəḥḏən uruuāxš.uxī jiiōtūm yāiš grəhmā ašāt varatā, karapā xšəθrəmcā išanəḡm drujəm*

«Le Maître Mazdā dit des injures à ceux qui corrompent la subsistance de la Vache par un hymne contenant le mot *uruuāxš*, (hymne) par lequel les maîtres d'hommes éloignent (les leurs) du très bon acte (rituel), à ceux avec qui le karapan a choisi, comme Grəhma, plutôt que l'Harmonie, la Tromperie et l'emprise sur les (mauvaises) vigueurs» (TVA I, 121).

Ces passages prouvent que des tenants de la Druj offrent des hymnes à Mazdā et que ce dernier serait susceptible de les accepter, ce qui postule une efficacité rituelle des *daēuuas-* mettant en péril les hymnes de l'homme pieux. Mazdā ne tombe toutefois pas dans ce piège, comme l'illustre la strophe 12. Il résulte de ceci que les *srauuah-* pouvaient émaner de sources multiples et que le mot inclut ceux des hymnes qui forment les *gāθās*, mais ne leur est pas intégralement identifié pour autant.

34.15: *mazdā aṭ mōi vahištā, srauuāscā śiiaəθanācā vaocā tā tū vohū manəḥhā, ašācā išudəm stūtō*

«Ô Mazdā, dis-moi les hymnes et les actes très bons! Rends donc plan-tureux, en raison de la divine Pensée et de l'Harmonie, l'apport de vigueur de l'éloge» (TVA I, 129).

Ce passage me paraît devoir être mis en parallèle avec 30.10, en ce qu'il illustre bien que les hymnes sont révélés au poète par Mazdā en personne. Le mot *srauuah-*, et plus généralement la racine *SRU*, expriment donc la réciprocité des relations qu'entretiennent le grand dieu et ses laudateurs. Le poète entend la parole divine avant d'être capable de la formuler pour la retourner en hommage à Mazdā. Cette mécanique est commune aux représentations avestiques et à celles du canon védique.

3. Les quelques attestations du mot *srauuah-* dans le corpus gâthique suffisent amplement à montrer son importance doctrinale. L'hymne est une parole révélée, que le poète va chercher en la demeure même de Mazdā et de Vohu Manah. Son expression verbale manifeste l'adéquation du ou des sacrificateurs au plan mazdéen. Celui qui fait un mauvais choix dans l'expression orale de l'hymne, que ce soit par le recours à de mauvaises catégories, à des mots interdits ou à une description trop explicite de l'indicible est l'objet de la dépréciation personnelle de Mazdā, laquelle souille l'ensemble du groupe réuni sur l'espace sacrificiel pour le rejeter dans le monde de la Druj. La correction de l'hymne doit donc être prise au sérieux, car elle permet de discerner l'appartenance au bon camp, de maintenir en vie l'ordre voulu par Mazdā et de garder ouvert l'accès à l'eschatologie.

4. Les attestations du mot *srauuah-* ne sont pas circonscrites au corpus vieil-avestique. On en trouve encore une demi-douzaine dans l'Avesta récent, où l'on note que l'emploi du mot a évolué depuis le corpus vieil-avestique. Les usages de *srauuah-* les plus proches de ce dernier sont sans surprise matérialisés par les attestations figurant dans le reste du Yasna.

5. En Y 16.2, on sacrifie aux hymnes de Zarathushtra (*zaraθuštrahe srauuā yazamaide*), en un passage où le génitif de possession identifie clairement les hymnes à la production du prophète et à son inspiration (au sens religieux du mot), car ils sont mentionnés dans une liste entre la *frauuāši* et la *daēnā* de Zarathushtra. Les hymnes paraissent en ce sens identifiés à ce qui reste de son *uruuan*. Sans vouloir forcer les limites de ce que dit une liste, ce passage est peut-être le dernier à parler de *srauuah* plutôt que de *gāθā* et le premier à explicitement attribuer ces dernières au prophète.

6. En Y 54.2, la récitation de l'*Airiiaman Išīia* à peine achevée, on proclame de cette dernière qu'elle est *mazištām ašahe srauuarḥam* «le plus grand des hymnes de l'ordre établi», ce qui revient à attribuer sa paternité à Mazdā, avant d'enchaîner en sacrifiant aux *gāθās* puis aux *Staota Yesniia*. Il est ici impossible de douter que *srauuah-* renvoie au corpus vieil-avestique, et pourtant le mot figure à côté des *gāθās*, comme si les deux mots n'étaient pas totalement synonymes.

7. En Y 57.4, nous avançons d'un pas important en entrant dans la louange de Sraoša, que son nom même lie à l'hymne. Notons la légère

nuance du formulaire: *vīspa srauuā zaraθuštri yazamaide* «nous sacrifices en l'honneur de tous les hymnes zoroastriens». Descendons ensuite à la strophe 8, qui fait suite à la strophe 6, où l'on décrivait le sacrifice originel. Nous y lisons: *yō paoiriō gāθā frasrāuuaiiaṭ yā pañca spitāmahe aṣaonō zaraθuštrahe* «qui le premier fit entendre les cinq chants du pieux Spitama Zarathushtra». Ce passage compte beaucoup parce qu'il paraît refléter la clôture d'une canonisation. Le mot *srauuah-*, dont l'auteur du passage cité sait peut-être encore qu'il nomma les textes vieil-avestiques métriques, doit pouvoir être réemployé pour ne pas susciter de différence de degré entre la sacralité des *gāθās* et le reste de l'Avesta. Par «tous les hymnes zoroastriens», on peut donc désigner plus que les *gāθās*. Cependant, ces dernières doivent pouvoir être isolées, puisqu'elles sont identifiées à la récitation originelle contemporaine de la cosmogonie et jouissent d'une efficacité eschatologique qui leur reste spécifique. C'est ce que permet Y 57.8, où le texte sacré est toujours introduit par la racine verbale *SRU*, ce qui évoque la révélation reçue par Zarathushtra, mais est déjà présenté sous sa forme publique et vocale, celle du chant. En ce sens, on peut percevoir *srauuah-* comme la révélation mentale perçue par le prêtre cherchant l'inspiration, *gāθā-* portant quant à lui une valeur résultative désignant le fruit de la révélation que le prêtre livre à son auditoire. Il importe par ailleurs de bien peser le sens actif et causatif de *frasrāuuaiiaṭ*: il faut comprendre au pied de la lettre «il a fait entendre», comme Jamison (1983, 175) le fait pour l'équivalent védique (Renou allant jusqu'à «faire connaître», comme ad RS VII 62, 5, EVP V 87), en aucun cas «il récita».

8. Nous rencontrons ensuite une attestation problématique en Yt 10.33: *dazdi ahmākəm taṭ āiiaṭəm yasə.θβā yāsāmahi sūra uruuaiti dātanəm srauuahəm*, où c'est *uruuaiti* qui pose problème. Je comprends: «Donnons cette faveur que nous te demandons, ô Opulent, pendant le bruissement des hymnes établis», mais c'est évidemment conjectural. Notons la coordination *haosrauuahəm hurunīmca* dans la même strophe, que je comprends comme Pirart (2006, 116) et qui inspire mon hypothèse, ainsi que *paiti.parštīmca maθrahe spəntahe*. Je ne vois par ailleurs pas qui d'autre que Mazdā pourrait avoir établi les hymnes. Ces remarques ne permettent pas de savoir avec certitude si *srauuah-* désigne ici la partie métrique du corpus vieil-avestique ou un ensemble plus vaste de littérature hymnique. La question est d'autant plus délicate que *gāθā-* n'est pas attesté dans le corpus des Yašt.

9. L'angle d'approche est un peu différent lorsque nous envisageons les attestations du Vidēvdād, parce que le mot *gāθā-* est connu de cette partie du corpus, où *srauuah-* désigne alors à coup sûr un ensemble textuel plus large que l'ensemble hymnique vieil-avestique. Ainsi en V 4.45: *vīspəm ā ahmāt yaṭ tā srauuā drəñjiiṣn yā paouruua aēθrapatīō drəñjiiṣn* «jusqu'à ce qu'ils maîtrisent ces hymnes que les maîtres auraient auparavant maîtrisés» (Kellens 1984, 277). C'est dans cette même acception que *srauuah-* est aussi attesté en V5.22, où il désigne les textes autres que le Vidēvdād, moins efficaces que ce dernier à éloigner les daēuuas.

10. Ainsi se dégage-t-il un schéma qui fonde l'hypothèse que *srauuah-* commence par désigner les hymnes vieil-avestiques dans le corpus gāthique lui-même, plus exactement ceux que Mazdā a approuvés, avant que le mot soit affecté à l'ensemble des textes révélés à Zarathushtra par Mazdā, en ce compris des textes plus récents, les hymnes anciens recevant alors le nom de *gāθā*, curieusement connu du Yasna et du Vidēvdād, mais pas des Yašt. Tout le problème devient alors de tenter de comprendre pourquoi c'est le mot *gāθā-* qui a émergé pour nommer les hymnes vieil-avestiques. Voyons si les textes védiques nous mettent sur une piste.

11. Commençons par le témoignage qu'apportent les attestations du Rigvéda. Nous rencontrons, en cinq occurrences, deux formes du mot *gāthā-*, qui est le parfait équivalent du mot avestique, tantôt à l'instrumental singulier, tantôt à l'instrumental pluriel. Ce sont les suivantes:

8.32.1: *prá kṛtāny rjīṣīṇaḥ*
kāṇvā índrasya gāthayā |
māde sómasya vocata ||

«Verkündet, o Kaṇva's, des tretersafttrinkenden Indra Taten mit Gesangeslied in der Somabegeisterung» (Geldner 1951, 343).

8.98.9: *yuñjānti hārī iṣirāsya*
gāthayoraú rátha uríyuge |
indraváhā vacoyújā ||

«Sie schirren mit Gesangeslied das Falbenpaar des Eiligen an den breiten, breitjochigen Wagen an, das den Indra fährt, auf bloßes Wort geschirrt» (Geldner 1951, 426).

9.99.4: *tám gāthayā purānyā*
punānám abhy ànūṣata |

*utó kṛpanta dhītáyo
devānām nāma bibhratīḥ ||*

«(Les patrons) l'ont acclamé à l'aide de la strophe antique, tandis qu'il se clarifie. / Et les pensées-poétiques aspirent (à lui), elles qui portent le nom des dieux» (Renou, EVP IX 53).

10.85.6: *raībhy āsīd anudéyī
nārāsaṁsī nyācanī |
sūryāyā bhadrām id vāso
gāthayaiti páriṣṛtam ||*

«La dame d'honneur était la strophe raibhī, la compagne était la strophe narāsaṁsī. Le beau vêtement de Sūryā était tout orné de versets» (Renou 1956, 82).

8.71.14: *agnīm īliṣvāvase
gāthābhiḥ śīrāsociṣam |
agnīm rāyē purumīḥa śrutām nāro
agnīm sudītāye chardīḥ ||*

«Invoque Agni pour qu'(il nous) assiste avec des strophes-chantées, (ce dieu) à la flamme aiguë, / Agni pour la richesse, ô Purumīḥa, (Agni bien) connu, - les seigneurs (abordent cet) Agni (pour obtenir de lui) la protection pour Sudīti!» (Renou, EVP XIII 78).

12. L'exhaustivité commande que soient prises en compte les deux occurrences du composé *gāthānī-* «qui conduit les chants».

8.92.2: *puruhūtām puruṣtutām
gāthānyām sānaśrutam |
indra iti bravītaṇa ||*

«Den Vielgerufenen, Vielgepriesenen, Tonangebenden, den seit alters Berühmten nennet bei seinem Namen Indra!» (Geldner 1951, 415).

1.190.1: *anarvāṇam vṛṣabhām mandrājihvam
bṛhaspātīm vardhayā nāvyam arkaīḥ |
gāthānyāḥ surūco yāsya devā
āśṛṇvānti nāvamānasya martāḥ ||*

«(Dieu) inattaquable, taureau à la langue réjouissante, Bṛhaspati, je veux l'invigorer nouvellement par des chants, / lui conducteur de strophes, plein d'éclat, auquel les dieux prêtent l'oreille quand il chante, (ainsi que) les mortels» (Renou, EVP XV 49).

13. Nous n'en avons pas encore fini avec le Rīgvéda, car est attesté un *gāthā-* à finale brève synonyme du nom féminin. Il est attesté deux fois.

1.167.6: *āsthāpayanta yuvatīm yūvānaḥ
śubhé nīmīślām vidātheṣu pajrām |*

*arkó yád vo maruto havísmān
gáýad gāthām sutásomo duvasyān ||*

«Les jeunes (Marut) installèrent (sur le char) la jeune-femme, vouée-par-attribution à la beauté, stable (en son comportement) dans les cérémonies, / quand le chant accompagné d'offrandes (à lieu) pour vous, ô Marut's, (et que) le presseur de soma, rendant-grâces, chante la strophe-chantée» (Renou, EVP X 23).

Nous sommes dans un contexte d'allusions nuptiales qui rappelle d'autant mieux X 85 que Rodasī est explicitement comparée à Sūryā à la strophe 1.167.5.

9.11.4: *babhráve nú svátavase
aruṇáya divispṛśe |
sómāya gāthām arcata ||*

«Ainsi donc, au brun soma, (au soma) fort par lui-même, (au soma) rosé, / qui touche au ciel, chantez une mélodie!» (Renou, EVP VIII 9).

14. Ce même mot entre deux fois en composition, dans *gāthápati-* et *gāthásravas-*, qui sont tous deux des hapax.

1.43.4: *gāthápatim medhápatim
rudrám jálāṣabheṣajam |
tác chaṁyóḥ sumnám īmahe ||*

«Le maître de la strophe-chantée, le maître du sacrifice, Rudra aux remèdes apaisants, / nous le prions (pour obtenir) cette faveur pour (notre) bien-être (et) salut» (Renou, EVP XV 154).

8.2.38: *gāthásravasam sátpatim
śraváskāmam purutmānam |
káṇvāso gātá vājīnam ||*

«Den sangesberühmten rechtmäßigen Herrn, den ruhmliebenden, langlebigen, den sieghaften besinget, ihr Kaṇva's» (Geldner 1951, 285).

15. Il me paraît utile à la réflexion de verser au dossier les attestations propres à l'Atharvaveda avant de faire le point sur ce que nous enseignent les passages extraits des collections. Ces strophes sont les suivantes:

10.10.20: *āsnás te gāthā abhavan
uṣṇihābhyo bálam vaše |
pājasyāj jajñe yajñáh
stānebhyo ramayás táva ||*

«From thy mouth came the songs, from thy napebones, O cow, (came) force; from thy belly was borne the sacrifice, from thy teats the rays» (Whitney 1987, 525).

15.6.4: *sá bṛhatīm díśam ánu vy ácalat || tám itihāsás ca purāṇám ca gáthās ca nārāśamsís cānuvy ácalan || itihāsasya ca vai sá purāṇasya ca gáthānām ca nārāśamsínām ca priyām dhāma bhavati yá evām véda ||*

«He moved out toward the quarter; after him moved out both the *itihāsá* (narrative) and the *purāṇa* (story of eld) and the *gáthās* (songs) and the *nārāśamsís* (eulogies). Verily both the Verily both of the *itihāsá* and of the *purāṇa* and of the *gáthās* and of the *nārāśamsís* doth he become the dear who knoweth thus» (Whiney 1987, 696).

16. Ce dernier passage, mis en regard avec RS 10.85.6, nous introduit à la problématique de la *gáthā* sanscrite telle qu'elle se présente dans le contexte de la littérature védique post-rigvédique puis, progressivement, au début de la littérature sanscrite classique. L'étude de cette *gáthā* définit comme poésie antique mais non canonique d'abord, comme mètre particulier ensuite, culmine avec l'ouvrage «*Die vedische Gāthā und Śloka-Literatur*» que Paul Horsch publie en 1966. Ce livre n'apporte que peu d'éléments permettant de mieux comprendre la *gáthā* védique, et ce pour deux raisons. D'une part, il ne s'intéresse pas à l'attestation du mot dans le corpus des collections védiques: les occurrences que je viens de lister n'y sont pas mentionnées, Horsch se penchant exclusivement sur un matériel plus tardif, qui commence avec les *brāhmaṇas*. D'autre part, si l'ouvrage est paru en 1966, son introduction expose que l'auteur en avait pour l'essentiel achevé la rédaction dès 1958, ce qui lui fait manquer de peu les premiers ouvrages, au premier rang desquels figure *Die Gāthās des Zarathustra* de Humbach, qui font de la fin des années cinquante et du début des années soixante une époque charnière pour les études avestiques et pour le comparatisme indo-iranien. En se consacrant totalement à la *gáthā* sanscrite perçue comme un mètre non canonique éventuellement lié au genre épique, Horsch traite un sujet différent de celui traité au long des présentes pages. Qu'il me suffise de rappeler que la *gáthā* classique est une strophe octosyllabique du type de l'*anuṣṭubh* rigvédique. Elle peut notamment être produite en contexte sacrificiel, d'où le composé *yajñagāthā-* (AitBr III 43 5): les deux exemples les plus illustres sont matérialisés par les séries de *gāthā* déployées en AitBr VII 13-18, dans la légende de Śunaḥśepa, et en ŚBr 13.5.4, en un passage qui énumère les divers types de sacrifices de chevaux attestés.

17. Revenons aux collections. Si les passages védiques recensés ci-dessus prouvent bien une chose, c'est qu'il est exclu de considérer comme une donnée originelle que la *gáthā* soit en elle-même une catégorie profane. Il est au contraire incontestable que, dans le Rigvéda, il s'agit

d'un genre littéraire parfaitement approprié pour la louange des dieux, au premier rang desquels figure Indra, dans le plus officiel des contextes religieux publics, celui du pressurage de *soma* (Que cette donnée soit héritée, c'est ce que suggère fortement Y 10.18 *imāsa tē haoma gāthā imā hanti staomaioiō* «O Haoma, voici tes chants à toi, les voici pour faire ton éloge»). Entre les occurrences rigvédiques et les occurrences atharva-védiques, le statut de la *gāthā* védique commence à changer dans un contexte qui ne peut être que celui de la canonisation progressive de la littérature de type *mantra* par la répartition de cette dernière entre les trois grandes classes que sont les *rig-*, les *yajus-* et les *sāman-*, donc entre les trois grandes fonctions sacrificielles, et ce avant qu'un quatrième véda soit adjoint aux trois premiers. C'est l'émergence de ces trois grands types qui va déclasser la *gāthā*, mais rien ne permet d'affirmer que cette infériorité statutaire puisse être datée des livres familiaux du Rigvéda. Puisque le mot désignait une catégorie de chant parfaitement valable du point de vue liturgique à l'époque du Rigvéda, il n'y a pas matière à s'étonner qu'on y ait recouru dans le monde mazdéen pour désigner la strate ancienne du *srauuah-*: c'est même un choix allant de soi sur base de RS 9.99.4, où l'on rend hommage au *soma* par le recours aux chants antiques, ce qui n'est pas sans rappeler le début du Hōm Stōm, où Zarathushtra reçoit la vision du sacrifice à *Haoma* au moment où il nettoie l'autel en chantant les *gāθās*.

18. Les occurrences du Rigvéda délivrent un autre enseignement important du point de vue de l'histoire des religions indo-iraniennes anciennes: rien ne montre que le mot *gāthā-* ait eu une connotation rituelle ou doctrinale justifiant sa faveur dans le contexte mazdéen et son déclassement progressif dans le paysage védique. Le mot convient pour désigner le chant offert en hommage à Indra, le *déva-* par excellence. Remarquons d'ailleurs l'étroite parenté des représentations sous-tendant, d'une part, Y 30.10 et, d'autre part, RS 8.98.9: les chants, comme les hymnes, procèdent d'une inspiration dont la métaphore traditionnelle repose sur des allusions à la charrerie. Rien de théologique ou de mythologique ne prédisposait le mot *gāthā* à désigner l'affirmation sous forme métrique du culte rendu à Mazdā.

19. Conclusion: le recours à la méthode comparative montre qu'il n'existe pas de raison particulière justifiant que les hymnes attribués à Zarathushtra se nomment *gāθā*. Mais rien ne permet d'affirmer que quoi que ce soit s'y opposait à époque archaïque. Dans la Rigvéda, la *gāthā-* est un genre littéraire, visiblement métrique, qui est reconnu et légitime.

C'est la canonisation des collections et la répartition des strophes sous la catégorie *mantra*, répartie entre *ṛc-*, *yajus-* et *sāman-*, qui déclassera la *gāthā-*, laquelle continue à désigner des strophes produites en contexte sacrificiel mais non incluses dans la collection des *mantras* canoniques. En Inde comme en Iran, la période ouverte de production de textes antérieure à une canonisation officielle a ceci en commun de recourir au mot *srauuah-/śravas-* pour désigner les hymnes, notamment en ce que leur contenu a de révélé. Ce mot reste usité avec ce contenu sémantique dans l'Avesta récent. Il a fallu recourir à un autre vocable pour nommer les *srauuah-* anciens: ce fut *gāthā*.

Références bibliographiques et abréviations:

AitBr: Aitareya Brāhmaṇa
 AS: Atharvaveda Saṁhitā
 RS: Ṛveda Saṁhitā
 ŚBr: Śatapatha Brāhmaṇa
 V: Vidēvdād
 Y: Yasna
 Yt: Yašt

- Geldner 1951: Karl Friedrich Geldner, *Der Rig-Veda aus dem Sanskrit ins deutsche übersetzt und mit einem laufenden Kommentar versehen*, Zweiter Teil, Cambridge-London-Leipzig.
- Jamison 1983: Stephanie Jamison, *Function and Form in the -āya- Formations of the Rig Veda and Atharva Veda*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- Kellens 1984: Jean Kellens, *Le verbe avestique*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag.
- Pirart 2006: Éric Pirart, *Guerriers d'Iran. Traductions annotées des textes avestiques du culte zoroastrien rendu aux dieux Tištriya, Miθra, et Vṛθragna*, Paris, L'Harmattan.
- Renou 1956: Louis Renou, *Hymnes spéculatifs du Véda*, Paris.
- Renou EVP: Louis Renou, *Études védiques et pāṇinéennes*, 17 tomes, Paris, De Boccard, 1955-1969.
- TVA: Jean Kellens et Éric Pirart, *Les textes vieil-avestiques*, 3 volumes, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1988-1991.
- Whitney: William Dwight Whitney, *Atharva-Veda-Saṁhitā*, 2 tomes, Delhi, 1987 (réédition indienne des volumes VII et VIII de la Harvard Oriental Series, Cambridge 1905).